

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 7 (1934-1935)

Heft: 6

Artikel: La misère des enfants riches et l'éducation dans les écoles nouvelles

Autor: Gunning, W.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-851391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

persönlich zu verpflichten, wodurch ihnen aber nur schwerer gemacht ist, gegen die übrige seelische Marter zu rebellieren.

Wohl selten einer stand unter günstigeren Voraussetzungen vor der Notwendigkeit dieser Aufgabe, als der junge D. Eine gute Schulbildung kam der Neigung zu geistiger Beschäftigung entgegen und das Familienerbe an idealistischem und religiösem Bildungsgut — sein Großvater war Geistlicher, seine Mutter Lehrerin gewesen — kam ihm nun reichlich zustatten. Der für die Tiefenerfahrung erschlossene Sinn vermochte sich nun ohne große Schwierigkeiten in den Aussprüchen religiösen Lebens wiederzufinden und dadurch in ihnen einen Rückhalt zu gewinnen. Zudem beseelte den Jüngling das Zutrauen zu den Kräften, die aus der Erschütterung seines Seelenlebens durch das Schulderlebnis sich befreit und mit mächtigem Tatendrang auf die Gestaltung eines freundlicheren Schicksals hinstrebten.

Allein, wird dieser Jüngling mit seiner schwachen Konstitution die Strapazen auszuhalten vermögen, die er seinem Körper zumuten muß? Nun will er nicht bloß geduldig das Ende seiner Strafbüße abwarten — über welchem Warten in der Öde eines solchen tatlosen Gefangenendaseins er nur seiner besten Kräfte und Fähigkeiten durch Atrophie verlustig gehen würde, sondern darüber hinaus muß er schon jetzt an die Gestaltung eines fernerer, freundlicheren Schicksals gehen, indem er, trotz kärglicher Nahrung und täglich zwölfstündiger Arbeit in der Werkstatt, die Müdigkeit überwindend, abends durch eine Freizeitbeschäftigung seinem Leben einen persönlichen Inhalt gibt. Denn, wie im leeren Raum kein Vogel zu fliegen vermag, so vermag in einem leeren Dasein auch der beste Wille nichts auszurichten. Erst die Aufgabe, die einer sich stellt, ermöglicht ihm die Selbsterziehung. Und es ist der Widerstand, den er an seiner Aufgabe findet, welche zugleich seinen Willen trägt, indem es ihn zu höchster Kraftentfaltung spannt, wie aus der Hingabe an ihre Erfüllung ihm andererseits erst zu Bewußtsein kommt, was an ihm ist. Um diese Aufgabe ist der Jüngling

nicht verlegen. Er besitzt die Gabe der Innenschau und die Fähigkeit, sich ohne große Schwierigkeiten auszusprechen, das, was ihn bewegt, in anmutiger Form auszudrücken. Aus innerstem Bedürfnis sucht er denn auch seine Lebenserfahrung dichterisch zu gestalten, der kürzeste Weg, Ordnung und Klarheit in das Seelenleben zu bringen. Und an der Freude, welche ihm aus seinem Bestreben erblüht, löst sich reiner und freier der Wille zum Leben aus dem Kausalgefüge seiner Vergangenheit. Indem sich ihm aber tiefer und tiefer das Leben von innen heraus erschließt, erschließt sich ihm zugleich der Zugang zum Erfahrungsschatz anderer. Und indem er weiteres Bildungsgut durch beflissene Lektüre sich aneignet, nimmt er zugleich mit ihm die allgemeinen Zwecke in seinen Willen auf — und gelangt so auf dem Wege der Erlösung vorwärts. Denn wo immer ein Mensch zu dieser gelangt, geschieht es wesentlich dadurch, daß der Sinngehalt allgemeiner Zwecke sich ihm erschließt und er im Mitwollen dieser Zwecke, im Mitwirken an ihrer Erhaltung und Verwirklichung sein Leben findet — in der Erfüllung seiner Bestimmung die Fülle des Lebens. Erlösung ist Erlösung von der Ichhaftigkeit, der Ichsucht und ihrer tyrannischen Begehrlichkeit, welche uns umso gewaltsamer beherrscht, je einsamer, gehaltloser und freudloser das Dasein ist, in dem wir stehen.

Was seine Besserungsfähigkeit und -Willigkeit anbetrifft, ist D. gewiß ein besonderer Fall. Doch auch was er erreichte, erreichte er nur nach Jahren des Ringens und Mühens, des Ankämpfens gegen Müdigkeit und Entmutigung, der Treue gegen sich selbst im zermürbenden und niederziehenden Kampf, welche seine andersgesinnte Umgebung ihm unablässig aufzwang.

Der Weg der Wiederkehr nur eines Einzelnen ist damit geschildert; enthält er jedoch nicht Fingerzeige, wie der Strafvollzug zu einem sinnvollen ausgebaut werden kann — und muß, wenn man denen, die es nicht so leicht haben, wirksam zu Hilfe kommen will?

La misère des enfants riches et l'éducation dans les écoles nouvelles

Par W. Gunning, Dr. en pédagogie. Directeur de l'institut Monnier, Pont Céard sur Versoix (Genève)

La pauvreté est l'état créé par la rareté des choses indispensables à l'existence. On la trouve là où les aliments, l'eau, la lumière, la chaleur sont rares ou d'un accès difficile, là où la lutte pour l'existence est dure.

Dans la nature, dans le monde des plantes, des animaux et des hommes, elle provoque un perfectionnement de tous les organes, une économie des forces, une intensification dans l'utilisation des ressources naturelles de l'individu, de la race, du milieu, une activité concentrée à laquelle peuvent seuls participer les individus et les espèces les mieux adaptés.

Considérons l'homme tel que la nature l'a créé, c'est-à-dire à l'état sauvage. Est-il créé pour mener une vie facile? Chasseur, nomade ou cultivateur, ce n'est jamais sans peine qu'il a pu se procurer ce qu'il lui fallait pour vivre. A l'état naturel, l'homme a besoin, pour vivre, de mettre en œuvre toutes ses ressources, physiques, intellectuelles et morales, et ne trouve son vrai bonheur, individuel et social, que dans cette activité concentrée. L'état naturel de l'homme est l'état de pauvreté, et c'est l'état normal. Il sera donc permis de dire que la pauvreté est un bienfait.

Laissons l'homme adulte, et bornons-nous à l'enfant, qui nous intéresse seul ici. Or, un point sur lequel je crois que les pédagogues sont d'accord de nos jours, c'est que l'enfant, même s'il est né dans le milieu le plus cultivé, traverse une période pendant laquelle il ressemble singulièrement, par ses instincts, ses goûts, ses tendances, au sauvage qui était son ancêtre. C'est presque devenu une banalité de dire que l'enfant est un petit sauvage, et que cet état de „sauvagerie“ est même indispensable à son développement intégral. J'admets cette thèse. Je l'ai vue confirmée par mon expérience personnelle, qui est celle-ci: L'enfant, privé des conditions sans lesquelles il ne peut vivre cette vie de sauvage est malheureux. Et je constate que le milieu offert à certains enfants par la richesse de leurs parents les prive de cette vie de sauvage, les prive du plaisir, du bonheur qu'ils éprouvent à surmonter les difficultés matérielles et morales, à s'ingénier, à explorer le monde, à trouver par eux-mêmes les solutions des problèmes qu'il leur pose, à vivre dans la nature, à lutter contre les obstacles qu'elle crée, à s'initier à la science, à cultiver les arts à la façon de l'homme des cavernes, à se mouvoir dans un milieu social qui ressemble plus à une tribu

de Peaux-Rouges qu'à une démocratie moderne, et dans une maison qui tient plus du *wigwam* que du *palace*.

Ceux qui sont privés de ce bonheur en souffrent, souvent sans s'en rendre compte — ce qui est le pire — et ils en souffrent à tel point qu'il n'est pas exagéré de parler de *la misère des enfants riches*.

Je connais une fillette de 10 ans qui ne rêve que de porter de belles toilettes comme sa maman et de danser avec des Messieurs en *smoking*. Son frère, qui a 12 ans, trouve que c'est „bête“ d'apprendre les travaux manuels pour faire ses jouets soi-même: son père ne peut-il pas lui acheter tout ce dont il a besoin? La fillette ne trouve pas d'amies avec qui jouer, et le petit garçon „s'embête“ (c'est le cas de le dire) pendant que ses camarades s'amuse.

J'ai connu un jeune homme de 18 ans, d'une intelligence supérieure, qui n'a jamais fait le moindre effort à l'école, sachant que vers la fin de l'année, si ses bulletins étaient trop mauvais, son père lui ferait rapidement donner quelques leçons privées. . . Il était devenu incapable de fournir l'effort intellectuel nécessaire pour passer sa „maturité“: il a renoncé sans regret à obtenir ce diplôme. Il était incapable de s'intéresser à quoi que ce soit, incapable d'aimer, — aimer une jeune fille pendant plus d'une semaine était au-dessus de ses forces —, incapable d'exercer son talent musical remarquable; il était amoral avant d'être immoral. Blasé avant l'âge, il était insensible à tout. Une seule chose échappait à son indifférence: l'argent. Il dépensait avec une volupé malade. Il était détesté de tous, et s'en glorifiait. Epave humaine de 18 ans, il reste pour moi l'exemple lamentable de la misère des riches.

Un petit Américain de 13 ans arrive un jour vers ma femme le doigt tout saignant: il s'était coupé. Ma femme lui fait un petit pansement. Sur quoi il tire son portemonnaie en demandant combien cela coûte. Son père est médecin: il veut, lui aussi, suivre la carrière médicale, „parce qu'on y gagne beaucoup d'argent“. Il sait exactement ce que coûte son éducation: à 13 ans, il croit que tout s'achète, y compris l'affection de ses éducateurs. Quelle ne sera pas sa déception, quand il croira acheter le bonheur?

Les parents qui parlent devant leurs enfants de M. Y., qui a fait un si beau mariage avec Mademoiselle Z., héritière d'une fortune de X millions, auraient-ils la naïveté de croire que leurs enfants se font des illusions sur l'idylle de leur union? Pour ma part, je n'en connais que trop, de ces enfants issus de mariages de „raison“, qui savent qu'à défaut d'idylle conjugale, on peut se „payer“ une maîtresse ou des amants, ou, s'il le faut, divorcer, ce qui n'est de nouveau qu'une question d'argent. Les enfants de parents riches divorcés ou mal assortis n'en sont pas moins les êtres les plus malheureux qui soient, et chargés d'une des plus lourdes hérédités. Attribués au père, il haïssent en lui l'homme qui les a séparés de leur maman: confiés à la mère, ils sont gâtés par elle. Dans l'un et l'autre cas, ils sont désarmés en face de la lutte de la vie.

Une mère — une femme divorcée, appartenant à une famille de la noblesse, une femme faisant preuve de bon sens sur bien des points — nous amène son petit garçon de 12 ans, „parce qu'elle se rend compte que l'enfant a besoin d'une direction masculine“. Il a de bonnes dispositions: mais le sens de l'ordre, de la discipline et de la responsabilité lui font complètement défaut: c'est le type de l'étourdi qui n'a jamais appris à penser par lui-même. Après un séjour d'un mois, sa mère vient le voir avant de se séparer de lui pour une année. Elle me parle peu de l'éducation de son fils, point de son instruction, mais longuement de sa montre, des jouets précieux qu'elle me recommande particulièrement et que l'enfant ne devra pas garder lui-même et qu'il ne pourra employer qu'à de rares occasions et sous une surveillance spéciale, de l'inventaire de ses malles qu'il faudra vérifier soigneusement. Elle me demande de faire laver le linge à part, et non avec celui des autres élèves; elle manifeste un grand étonnement quand elle apprend que nous n'avons pas de lingère spéciale pour la lingerie fine, elle me demande d'astreindre son fils à changer d'habits pour les repas, même si ses camarades ne le font pas; elle se montre fort déçue de la simplicité des mœurs

suisses et fait un long discours pour m'expliquer que si l'Anglais se met en „smoking“ tous les soirs pour dîner, il prouve par là qu'il ne perd jamais le respect de lui-même. Je vous laisse deviner à quoi a été consacrée la dernière heure qu'elle a passée avec son enfant? . . . à le manucurer et quelle a été la dernière recommandation qu'elle m'a faite? . . . de faire venir le manucure pour lui faire régulièrement cette opération.

Faut-il vous parler des vacances, passées dans les stations de bains où les médecins envoient les parents pour guérir leurs maladies de riches: des voyages en auto, séjours dans les „palaces“. Faut-il s'étonner que les enfants soient blasés des plaisirs des adultes avant d'avoir connu ceux qui sont de leur âge? L'incapacité de se sentir grandir par l'exercice de ses propres facultés (joie du jeu), par l'asservissement de la matière (joie du travail matériel), par l'appropriation du monde extérieur par la pensée (joie du travail intellectuel) ou par les sens (joie de l'assimilation ou de l'identification esthétique), bref, l'incapacité de faire l'effort que demandent toutes ces formes d'activité; l'ennui de la passivité, de la fausse activité ou de l'activité futile, niaise, qui n'est qu'un passe-temps — voilà, je crois, l'essence de la misère des enfants riches.

Quelle est la cause de cette misère?

C'est que le milieu dans lequel nos enfants grandissent n'a pas été créé pour eux, mais pour les adultes, et que, plus ce milieu est luxueux, moins il répond aux besoins de l'enfant.

L'enfant est né pour la pauvreté, c'est-à-dire pour une vie naturelle, où il puisse exercer son corps dans la liberté et son esprit dans l'effort spontané et joyeux. En plaçant le petit sauvage qu'il est et qu'il doit être dans un milieu luxueux, les parents riches font comme le promeneur ignorant qui, ayant cueilli une soldanelle „au seuil des blancs névés“ ou un edelweiss dans les rochers arides, les transplanterait dans une serre chaude et humide où prospèrent les orchidées des régions tropicales.

Dans le même ordre d'idées, il est permis de dire de certains parents, surtout de ceux qui vivent dans le luxe, qu'ils sont trop riches pour pouvoir bien élever leurs enfants. Ceux-là ne possèdent pas leur richesse, ils en sont possédés, et cet esclavage les empêche d'élever leurs enfants dans la liberté.

Faut-il donc renoncer à vouloir transplanter dans nos régions basses les enfants de la flore alpine, faut-il désespérer de l'éducation des enfants riches? Non. Pour les plantes, nous avons des jardins d'acclimatation. Un des plus célèbres se trouve à Genève. Il s'appelle Floraire. Sous la direction d'un spécialiste distingué, M. H. Correvon, on y cultive toutes les fleurs alpines qui n'y perdent ni leur éclat, ni leur beauté primitive. On crée à ces plantes des conditions d'existence qui leur permettent de supporter sans inconvénient l'entourage amollissant du climat et du sol.

Pour les enfants aussi, nés pour grandir et vivre dans une atmosphère limpide, dans un air pur et vivifiant, sous un ciel serein et dans les rayons du grand soleil ardent de l'Amour, pour ces enfants nés pour les hauteurs sublimes de la Création et destinés à un bonheur qui n'existe que dans la joie du travail et du don de soi . . . pour ces enfants de la nature nés dans la civilisation, pour ces enfants de la pauvreté nés dans le luxe, il faut créer des jardins d'acclimatation.

La famille, même la famille riche, peut être un de ces jardins, pourvu que les parents sachent y faire régner la simplicité, qui est une sorte de pauvreté artificielle, la pureté des sentiments et des plaisirs, la joie du travail et le bonheur du don de soi, la chaleur de l'Amour, la sérénité d'une vie au service du Beau, du Vrai et du Bien.

J'en connais, de ces familles riches, même très riches, où les enfants grandissent dans un milieu de parfaite salubrité et où, aidés par les avantages incontestables que procure une fortune intelligemment utilisée, ils reçoivent une éducation qui en fera les véritables aristocrates de la génération future.

Mais nombreuses, trop nombreuses sont les familles de riches où ces conditions ne sont point remplies, et c'est pour les enfants de ces milieux-là que les Ecoles Nouvelles peuvent servir de jardins d'acclimatation.

On a reproché à celles-ci d'être des écoles pour les riches. Ce reproche n'en est pas un, si, comme telles, elles répondent à un besoin réel. Elles ne sont du reste pas seules à avoir cette prétention. La plupart des écoles particulières ne sont accessibles qu'aux enfants de parents capables de payer un écolage relativement élevé. Il faut donc considérer les avantages particuliers que l'Ecole Nouvelle peut offrir pour l'éducation des enfants riches.

Je n'ai pas l'intention de faire un exposé complet de l'histoire, des principes et des méthodes de ces écoles. Ce travail a été fait par des auteurs plus compétents que moi. Parmi les nombreux ouvrages qui ont paru sur ce sujet, je me borne à citer ceux de mon excellent maître et ami Ad. Ferrière, fondateur et directeur du Bureau International des Ecoles Nouvelles. Sa longue expérience et l'imposante documentation dont il dispose lui permettent de donner une vue d'ensemble avec une compétence et une autorité devant lesquelles je m'incline modestement.

Je me borne donc à traiter des Ecoles Nouvelles sous l'aspect particulier du problème qui nous occupe, c'est-à-dire en tant qu'écoles pour les riches.

Ce qui distingue les Ecoles Nouvelles, c'est qu'elles ont leurs raisons d'être en elles-mêmes. Ce sont essentiellement des écoles libres. Elles ne sont au service de personne, sauf des enfants. C'est ce qui marque leur place parmi toutes les autres écoles particulières: écoles philanthropiques, écoles confessionnelles et écoles-hôtels.

Les Ecoles Nouvelles ont cependant avec ces dernières quelques points de ressemblance:

a) Comme les écoles philanthropiques, elles ne visent qu'au développement de l'enfant pour lui assurer le maximum de bonheur.

b) Comme les écoles confessionnelles, elles sont idéalistes en ce sens qu'elles cherchent à inculquer à la jeunesse la conviction que l'homme ne peut atteindre au bonheur qu'en se mettant au service, non pas de lui-même, mais de quelqu'un ou de quelque chose (qu'on l'appelle Dieu, Idéal ou Humanité) qui le dépasse, le discipline, l'élève au-dessus de lui-même.

c) Comme les écoles-hôtels, elles ne peuvent vivre que grâce à des tarifs assez élevés, ce qui en fait des écoles pour les riches.

Mais ce qui les distingue, c'est que ces conditions d'existence matérielle sont reléguées au second plan par le fait que leur existence est pour elles non pas un but, mais un moyen: un moyen de servir l'enfance et, par elle, l'Humanité. Ce but, elles le poursuivent en cherchant continuellement à adapter leurs méthodes aux besoins de l'enfant. C'est pour cela qu'on les a appelées aussi: Laboratoires de l'éducation nouvelle.

Mon cousin et ami C. P. Gunning, recteur du Lycée d'Amsterdam et président des Eclaireurs Hollandais, a, dans une brochure intitulée „Le troisième milieu“, développé la thèse suivante: Les milieux qui contribuent ou doivent contribuer à l'éducation de la jeunesse sont actuellement au nombre de trois: la famille, l'école et „le troisième milieu“. Le premier, historiquement, et naturellement, c'est la famille. La civilisation y a ajouté l'école. Le troisième a été créé probablement depuis qu'il existe des enfants, par la jeunesse elle-même. C'est celui des bandes d'enfants jouant ensemble, formant des armées de soldats, des clans d'Indiens imaginaires, des clubs jouant à toutes sortes de jeux plus ou moins innocents. Cette tendance de la jeunesse à s'organiser, à constituer un milieu social d'un caractère particulier, où s'exercent les instincts sociaux des enfants, se manifeste de nos jours avec une force toute particulière, qui oblige les éducateurs à compter avec elle. C'est ce qu'ont compris les Baden Powell, les John Mott et tant d'autres qui se consacrent à guider, à canaliser, à inspirer les formes diverses de ce que nous appelons le „Mouvement de la jeunesse“.

Ces trois milieux sont loin de vivre toujours en bonne harmonie: leurs intérêts sont parfois contradictoires. Un contact de plus en plus intime est nécessaire pour que l'action que chacun exerce sur la jeunesse contribue à son développement harmonieux.

D'autre part, les éducateurs qui dirigent ces trois milieux, sont loin d'être toujours des pédagogues qualifiés. Les parents

sont des pédagogues de rencontre: c'est le seul métier pour lequel il n'y a ni préparation, ni diplôme, ni concurrence, ni sélection. Le résultat est qu'il y en a beaucoup de mauvais, plus encore de médiocres, et peu de bons. Dans notre ère de spécialisation et de méthodes scientifiques, la plupart des enfants sont encore les objets — et trop souvent les victimes — du dilettantisme et de l'empirisme les plus grossiers.

Les maîtres d'école sont trop souvent des fonctionnaires, avec tous les défauts inhérents à cet état, parfois des savants mal préparés à leur tâche pratique, et trop rarement des pédagogues de vocation — ce qui devrait être la règle.

Enfin, les dirigeants du „troisième milieu“ sont presque toujours des pédagogues d'occasion, ce qui est dangereux, mais en même temps presque toujours des pédagogues de vocation, ce qui est excellent.

Or, c'est un trait caractéristique des Ecoles Nouvelles qu'elles constituent une synthèse des trois milieux et qu'elles sont dirigées par des spécialistes, pédagogues de vocation, pour qui leur métier est un ministère et qui s'y préparent par des études scientifiques et par un apprentissage pratique.

A part quelques usurpateurs, je ne connais pas de directeur d'Ecole Nouvelle qui ne se soit pas préparé à sa tâche en étudiant à fond les méthodes de ses collègues et prédécesseurs et en faisant un stage pratique plus ou moins prolongé sous la direction de l'un d'eux.

J'ai dit que toute Ecole Nouvelle digne de ce nom tend à obtenir une synthèse harmonieuse de ces trois milieux: famille, école et société de jeunes. Certaines d'entre elles accentuent plus ou moins l'importance de l'une ou de l'autre de ces trois faces de leur activité; d'aucunes soulignent surtout le mot Ecole, au point de devenir des écoles modèles; d'autres sont avant tout des sociétés organisées, des „Schulgemeinden“, d'autres, enfin, accusent surtout un caractère familial. Evidemment, la famille, constituée par des parents et des enfants unis par le sang, ne se remplace pas, mais elle peut s'élargir et étendre son action bienfaisante sur des enfants pour lesquels, dans des circonstances particulières, on est obligé de chercher un succédané de la famille.

Quoi qu'il en soit, les Ecoles Nouvelles réunissent ces trois caractères, et c'est sous ces trois aspects que je vous propose de passer rapidement en revue les méthodes qu'elles appliquent, et qui en font de véritables jardins d'acclimatation, dans le sens que nous venons de donner à ce mot.

Milieu familial. — Une bonne Ecole Nouvelle est comme une grande famille. Soulignons le mot grande, car les grandes familles sont presque toujours les meilleures, au point de vue pédagogique. Les petites familles sont presque fatalement des écoles d'égoïsme. L'enfant, égocentrique sinon égoïste de nature, y occupe une place démesurément grande. Dans la grande famille, son importance comme individu est réduite à ses justes proportions; il y apprend à respecter les droits d'autrui, à plier sa petite volonté aux intérêts de la communauté. Ce sont les grandes familles qui font les individus les plus souples, les plus débrouillards, les plus entreprenants, les plus énergiques. J'ai vu des enfants uniques insupportables, qui, placés dans la grande famille d'une Ecole Nouvelle, se transformaient complètement, devenaient, presque du jour au lendemain, des êtres sociables, modestes, serviables et actifs.

Pour les dirigeants d'une Ecole Nouvelle, aimer leurs élèves comme leurs propres enfants ne doit pas être un vain mot. Ils doivent les aimer de cet amour profond et éclairé qui considère l'enfant non comme un jouet fait pour les amuser ou comme un objet de vanité, mais comme un don de Dieu.

Faut-il insister sur la nécessité pour eux d'être mariés? Ils associeront si possible leur épouse à leur travail, comme principale collaboratrice. Les enfants devront sentir le rayonnement de leur harmonie conjugale et trouver à l'Ecole le bonheur d'un foyer familial.

Les élèves de ces écoles sont souvent des victimes du divorce, si effroyablement fréquent chez les riches. Il faut avoir vu de près la misère morale de ces pauvres déshérités, pour mesurer l'injustice qui leur est faite. L'éducation dans les Ecoles Nou-

velles peut réparer en partie cette injustice et prémunir les victimes contre les erreurs qui l'ont provoquée, en leur faisant connaître les sources du vrai bonheur familial, qui sont l'oubli de soi, le don de soi et... le travail.

Une question importante est celle de l'éducation sexuelle. Les enfants de parents riches, désœuvrés et jouisseurs, sont souvent exposés, dans leur famille, à de grands dangers. L'Ecole Nouvelle, par contre, leur exposera les problèmes sexuels avec autant de franchise que de sérieux. Plusieurs écoles, et peut-être les meilleures, appliquent la méthode, si naturelle, de la coéducation, avec toute la prudence et tout le tact qu'elle exige. C'est une méthode encore contestée; elle n'est pas appliquée ni applicable partout, mais pour ma part, je la tiens seule capable d'apprendre aux deux sexes le respect mutuel, seule condition d'une vie sexuelle normale et du bonheur conjugal.

Tel est le régime d'hygiène psychique que la grande famille de l'Ecole Nouvelle procure à ses élèves, régime que leurs parents souvent nerveux, voire neurasthéniques sont dans l'impossibilité de leur assurer. Les pères et les mères incapables de réaliser l'équilibre personnel sont à plus forte raison incapables de fournir à leurs enfants l'équilibre dont ceux-ci ont besoin pour se développer harmonieusement.

L'Ecole Nouvelle, par la simplicité de son genre de vie, prend la contre-partie du milieu de luxe.

En tant que milieu scolaire, elle le fait aussi:

a) par ses méthodes d'éducation physique: nourriture simple, mais substantielle et abondante, mets variés et bien préparés mais sans recherche; sommeil régulier et bien dosé, jamais précédé d'occupations excitantes; bains et douches quotidiens; vie au grand air et au soleil, exercices physiques alternant avec l'effort intellectuel; sports pratiqués sans excès, non pour la gloire des matches mais pour la formation du corps et du caractère.

b) par ses méthodes d'éducation intellectuelle, qui sont celles de l'Ecole du Travail (Arbeitsschule) et qui visent à développer le jugement, l'initiative, la persévérance, le goût des études personnelles, la méthode dans le travail, l'amour désintéressé de la science. (Nous disons bien: „Amour désintéressé“, car la vraie science est école d'humilité. Seule la science humble est capable de s'opposer victorieusement à la présomption des classes dirigeantes, laquelle n'est bien souvent qu'une preuve d'ignorance.)

c) par son enseignement des travaux manuels, complément de l'enseignement intellectuel et élément indispensable à la formation d'un homme complet;

d) par une éducation artistique qui ne se borne pas à donner quelques leçons de piano et de peinture, mais qui donne à l'art la place qui lui revient dans la vie de l'enfant, qui le mêle à ses intérêts, par la décoration des locaux où il habite, joue et tra-

vaille, par l'organisation de fêtes et d'expositions scolaires, et jusque dans les détails de la vie de tous les jours, en élevant ses goûts au-dessus de la mode, qui n'est qu'un faux art.

Quant au troisième milieu, qui est le véritable „milieu social“ de l'enfant, c'est l'organisation toute entière de l'école-famille qui le lui offre. Et comment le crée-t-elle? Tout simplement en permettant aux élèves de s'organiser eux-mêmes en société d'enfants, en dirigeant leur activité vers une participation personnelle à cette création d'un milieu fait à leur mesure.

Le règlement de la maison, qu'il soit édicté par le directeur ou élaboré sous son inspiration et adopté par l'assemblée de l'école tout entière représente toujours une excellente école de discipline. Egalement consentie par tous, cette discipline est indispensable à l'éducation sociale d'enfants venus de milieux où trop souvent chacun fait ce qu'il veut ou ce qui lui passe par la tête sans se préoccuper des intérêts de son prochain et de la communauté. Le self-government, là où il est réellement appliqué, est une excellente école du sens de la responsabilité et de la capacité de dévouement pour les enfants qui vont former — peut-être? — la classe dirigeante de demain. Nul ne saura diriger qui n'a pas appris à obéir. Si les dirigeants d'aujourd'hui et d'hier avaient mieux compris cette vérité, les bouleversements auxquels nous assistons n'auraient peut-être pas pris le caractère d'une catastrophe. L'esprit d'entraide, de fraternité qui anime les sociétés d'éclaireurs et d'autres organisations analogues et qui est aussi un caractère fondamental de l'Ecole Nouvelle, doit remplacer l'égoïsme de la vie trop facile, souvent antisociale des milieux capitalistes. Ceux-ci doivent apprendre que l'économie est aussi nécessaire aux riches qu'aux pauvres, que le gaspillage est un vol commis contre la société. L'Ecole Nouvelle inculque ces vérités aux enfants en leur apprenant à administrer et à employer sagement leur argent de poche, et à en donner une partie pour des œuvres humanitaires.

Enfin, il est un principe d'éducation qui domine et pénètre toute l'œuvre des Ecoles Nouvelles — je ne saurais mieux le nommer que „le principe religieux“. Ce principe est le point de départ et le but final de l'activité toute entière des directeurs de ces écoles, même de ceux d'entre eux qui s'abstiennent de le revêtir d'aucune forme confessionnelle. Tous l'adoptent. C'est le principe d'une vie consacrée au service d'autrui, ou d'un idéal, ou de Dieu, ou de l'Humanité. Peu importe, au reste, le nom que l'on donne à la Force ainsi obéie, l'essentiel est de reconnaître qu'en effet une force existe, qui nous dépasse, qui nous possède, qui nous impose une obéissance de tous les jours, qui nous libère en nous faisant ses esclaves, qui est le Maître au service duquel nous goûtons le seul bonheur qu'aucune autre puissance ne puisse détruire. Cet évangile libérateur, nous ne le prêchons pas, mais nous cherchons à le vivre, sachant bien que la meilleure pédagogie est toujours celle de l'exemple.

Zum Ausbau der Handelshochschule St. Gallen

Von Prof. Dr. R. Debes, Rektor der Handelshochschule St. Gallen

Die hier dargestellten Aufgaben und Ziele der Handelshochschule St. Gallen¹⁾ versuchten, Fernerstehenden in großen Zügen die Bedeutung der Handelshochschulen im allgemeinen und der von St. Gallen im besonderen lebendig zu machen und einen Überblick über das Tätigkeitsgebiet dieser, hauptsächlich der Ausbildung praktischer Wirtschaftsführer dienenden Anstalten, zu verschaffen; sie wollten ein Bild von den Wegen entwerfen, die heute eingeschlagen werden, um den jungen Kaufleuten das theoretische Rüstzeug für die erfolgreiche Lösung ihrer späteren beruflichen Aufgaben zu geben.

Wenn auch die Anfänge solcher Ausbildung schon viele Jahrhunderte zurückliegen und bereits die alte Hansa Kontorschulen

besaß, so brachte doch erst die letzte Jahrhundertwende den großen Aufschwung der Handelshochschulen. Seither wurden in allen Kulturländern höhere Bildungsstätten dieser Art ins Leben gerufen. Ihre Jahresberichte, namentlich die aus dem deutschen Sprachgebiet und hier wieder vor allem die von Berlin, Köln, Mannheim, wie auch unsere eigenen, sowie zahlreiche Rektoratsreden und eine Reihe anderer Schriften, die uns Unterlage waren, spiegeln deutlich die Entwicklung dieser Hochschulen in den letzten drei Jahrzehnten wider. Sie zeigen einerseits die Schwierigkeiten und Widerstände, die es zu überwinden hieß, bringen andererseits aber auch die Fortschritte zum Ausdruck, die durch zähe Arbeit überall, bald rascher, bald langsamer, erzielt wurden.

¹⁾ Vgl. Märzheft 1934 dieser Zeitschrift.